

excessifs qu'après la masturbation portée à l'excès; mais je n'ai vu ni entendu rien dire qui me fasse penser que la masturbation, faite de temps en temps, ait d'autres effets sur celui qui s'y livre que sur celui qui a de temps en temps des rapports sexuels, ni rien qui justifie la crainte qu'elle inspire aux hypochondriaques sexuels lorsqu'ils la pratiquent parfois. Je voudrais pouvoir dire quelque chose de plus grave d'une pratique aussi immonde; une saleté, une impureté réprouvée de Dieu, une bestialité méprisée par les hommes.

Un autre point sur lequel vous pouvez avoir à donner des conseils est relatif aux rêves associés aux pertes séminales nocturnes. Des hommes de conscience scrupuleuse sont profondément affligés par la pensée que ces émissions sont dues à des sensations sexuelles qu'ils se croient capables de supprimer même de leurs rêves; ils les regardent comme des signes d'une impureté prédominante de leur esprit dont ils doivent se corriger. Eh bien, vous pouvez leur dire que, d'après tout ce que vous savez des rêves, ce n'est pas le rêve qui excite l'éjaculation, mais l'érection et l'éjaculation naturelles et involontaires qui déterminent le rêve, et que personne ne peut avoir d'influence directe sur l'érection et l'émission qui peuvent survenir pendant le sommeil ou au moment du réveil; pas plus que l'on ne peut, en dormant, avoir d'empire sur le ton du ronflement ou la position des membres.

On peut avoir une certaine influence indirecte sur toutes ces choses, et, relativement à la partie sexuelle, on peut tenir pour sûr que plus l'esprit, pendant la veille, est occupé d'autres choses que de pensées érotiques, et tellement occupé qu'il n'est même pas nécessaire d'employer aucun effort pour supprimer ou chasser ces pensées, moins il y

aura de sécrétion de semence, de sensibilité des organes génitaux, et par suite moins seront fréquentes les excitations et les émissions pendant le sommeil.

Mais, chez certains sujets, et je pense, dans la grande majorité de ceux qui sont chastes, les pertes nocturnes et les rêves lubriques qui s'y joignent sont purement irrépressibles; ils sont dus à une sécrétion naturelle de sperme que nous n'avons ni les moyens ni le droit de supprimer. Aussi devez-vous dire aux hommes dont le système nerveux est sain que leurs pertes séminales sont plutôt des preuves de bonne santé que de maladie. Et à ceux chez lesquels des pertes trop fréquentes sont liées à trop d'irritabilité de la moelle épinière, vous pouvez dire qu'elles ne peuvent et ne doivent pas être entièrement supprimées; mais qu'on peut y remédier par le mariage et qu'elles pourront, très-probablement, être diminuées par les moyens propres à améliorer l'état de la moelle épinière.

A tous les malades de ce genre vous pouvez conseiller une sage indifférence à l'endroit des choses sexuelles: état qui serait un bienfait inestimable pour beaucoup d'autres personnes que les hypochondriaques dont je viens de vous parler.

Beaucoup de vos malades vous consulteront sur les rapports sexuels, et quelques-uns s'attendent à ce que vous les leur prescriviez. Je leur prescrirais tout autant le vol, le mensonge, ou toute autre chose que Dieu a réprouvée. Si des individus veulent pratiquer le coït ou l'impureté, ce doit être de leur propre choix, sous leur seule responsabilité. Nous n'avons pas à conseiller ce qui serait moralement mal, même si nous avions quelque raison de penser qu'en agissant ainsi la santé d'un malade s'en trouverait mieux. Mais dans les cas que nous avons sous les yeux, et je ne

puis m'imaginer qu'il y en ait d'autres dont je penserais différemment, il n'y a pas de raison suffisante pour soulever la question de mal faire. La chasteté n'est nuisible ni à l'esprit ni au corps; sa discipline est excellente; on peut attendre le mariage sans danger, et parmi les nombreux malades nerveux et hypochondriaques qui m'ont parlé du coït, je n'en ai pas entendu un seul dire qu'il se soit trouvé après mieux ou plus heureux; beaucoup m'ont dit qu'ils étaient plus mal; et d'autres, très-nombreux, ayant échoué, ont vu leur état s'aggraver considérablement (1).

Le traitement moral que j'ai indiqué sera suffisant dans beaucoup de cas. Il sera plus ou moins utile, suivant le degré de bon sens que possédera le malade. Un homme sensé, qui n'est qu'ignorant des choses sexuelles, qui peut comprendre le raisonnement, et qui est disposé à croire ceux qui sont le plus en mesure de lui dire ce qui est vrai, guérira lorsqu'on lui dira la vérité. A l'extrême opposé, les plus mauvais des hypochondriaques seront presque incapables de guérir; ils n'admettront aucune raison d'espérer; ils seront sourds à tous les arguments du sens commun; beaucoup d'entre eux préféreront les conseils des fripons à ceux des honnêtes gens.

Entre ces extrêmes vous rencontrerez divers degrés de succès, et dans l'immense majorité des cas le temps agit favorablement. Quelques malades, dont l'hypochondrie est une forme de folie héréditaire, deviennent tout à fait fous; d'autres, bien qu'ils se marient et aient des rapports sexuels

(1) Le professeur Humphrey a démontré très-justement que les fonctions des organes sexuels, et nous pouvons y joindre les parties du système nerveux qui s'y rattachent, « peuvent être suspendues pendant une longue période, et même toute la vie, et que cependant ils peuvent être sains et capables de rentrer en activité. » On peut presque dire la même chose de tout autre organe. (*Holmes's system of Surgery*, vol. V, p. 151.)

entièrement réguliers, conservent leurs autres symptômes nerveux, et continuent à être hypochondriaques; mais l'immense majorité va bien. Les uns deviennent amoureux, se marient, et sont guéris; d'autres, entrant dans la vie avec de graves responsabilités, ont à penser à des choses plus importantes que leurs organes sexuels, et chez tous, à mesure qu'ils avancent en âge, la moelle épinière devient moins irritable, de sorte que les émissions, si elles les tourmentaient, deviennent moins fréquentes et s'accompagnent d'une sensation d'épuisement moins marquée.

Je vais vous parler maintenant, comme je vous l'ai annoncé, de l'opinion d'après laquelle les accidents précités, outre ce que j'en ai dit, seraient les suites fréquentes de prétendues altérations des fonctions sexuelles. L'épilepsie, toutes les formes de paralysie, la paralysie atrophique, l'amaurose, l'impuissance, la folie, l'idiotie, l'émaciation, les affections du cœur, la phthisie, et tout ce qui peut effrayer les timides, ou entraîner la crainte malade des hypochondriaques, sont représentées par les charlatans comme devant être les conséquences certaines des troubles sexuels, à moins qu'on ne les prévienne par un traitement secret. Et ces hommes vivent des fous et des insensés qu'ils peuvent attirer. Ils feraient moins de mal, et seraient moins encouragés dans leur fourberie, s'ils ne pouvaient s'appuyer sur les ouvrages de quelques membres de notre profession pour des opinions justifiant ce qu'ils prétendent être les leurs.

Le premier, parmi ces auteurs d'opinions erronées, est Lallemand. Sa peinture de la spermatorrhée, sous sa forme complète, est une description de quelque chose que je pense être inconnu parmi les Anglais. Il se peut qu'il n'y ait pas de maladie pareille en France; une imagination bizarre peut l'avoir suggérée; mais qu'on puisse ou non la rencon-

trer en France, je crois que vous ne la verrez jamais ici. Je n'ai pas encore vu de fait analogue à l'un des cas les plus mauvais que décrit Lallemand, ni qui justifierait le ton général de ses descriptions. Beaucoup d'autres personnes ont eu comme moi l'occasion de voir des cas rares et graves, mais ceux de Lallemand leur sont complètement inconnus; et je remarque que les auteurs anglais qui écrivent sur ce sujet, lorsqu'ils veulent décrire les accidents les plus graves qui pourraient être attribués à la spermatorrhée, en parlent, non d'après leurs observations personnelles, mais d'après ce qu'ils pensent avoir été celles de Lallemand.

Mais à côté de cet ouvrage, vous trouverez, même dans les bons écrivains anglais, qu'on attribue aux désordres sexuels des accidents plus sérieux que ceux que, d'après moi, on peut justement leur reprocher.

En parlant des symptômes d'irritabilité de la moelle associés aux pertes séminales fréquentes, j'ai indiqué la fausseté de l'argument d'après lequel on soutient que ces symptômes sont la conséquence des pertes. Celles-ci, comme je l'ai dit, et comme j'espère l'avoir démontré, sont les conséquences, non les causes des désordres du système nerveux; elles peuvent aggraver l'état d'où elles naissent elles-mêmes, mais c'est seulement dans ce sens qu'on peut leur attribuer la maladie dans une certaine mesure.

On peut dire presque la même chose des conséquences supposées des désordres et excès sexuels de toute sorte. Prenons par exemple l'aliénation mentale, et ce que l'on en dit peut être appliqué à l'épilepsie et aux autres affections décrites comme conséquences de la spermatorrhée et de la masturbation.

La masturbation et les excès sexuels sont communément désignés comme causes d'aliénation mentale chez une pro-

portion considérable des aliénés renfermés dans les asiles. Mais je pense que vous admettez que l'on ne peut essayer d'évaluer jusqu'à quel point il est probable que ceux qui passent pour être devenus fous par cette cause le seraient devenus sans elle ou tout autre excès. Sans doute, chez tout homme qui hérite d'une prédisposition à la folie, tout excès, soit de luxure, soit de boisson, de jeu, etc., hâtera ou déterminera l'apparition de la folie; mais les excès ne rendent pas fous les hommes qui ont le cerveau sain. Pensez au nombre de buveurs habituels que nous voyons mourir ici; les pauvres diables ne sont pas fous, à moins que leur ivrognerie ne soit un signe, une suite et non une cause de folie. Voyez encore le nombre de sensualistes que l'on trouve dans toutes les classes de la société, et qui, arrivés à la période extrême de la vie, stimulent leurs appétits sexuels et s'y livrent par tous les moyens possibles. Ils ne deviennent pas fous dans une proportion plus grande que les joueurs, les hommes politiques surexcités, et même que les hommes qui se livrent avec ardeur aux études scientifiques. Pour déterminer l'influence des excès sur la production de la folie il ne faut pas tenir compte seulement des fous, mais de ceux qui, ayant commis des excès, ont conservé leur puissance intellectuelle.

Et, même parmi les aliénés, il en est beaucoup dont il serait plus vrai de dire qu'ils se masturbaient parce qu'ils étaient aliénés, que de dire qu'ils le sont devenus parce qu'ils se masturbaient. Il en est de même pour l'ivrognerie. L'ivrognerie habituelle et paroxystique me paraît être plus fréquemment la conséquence de la folie, que celle-ci de celle-là. Certainement les cas les plus marqués s'observent chez ceux qui sont membres de familles parmi lesquelles règnent la folie et d'autres affections des centres nerveux, et

chez ceux qui par leurs antécédents, ou à d'autres points de vue, passent pour ne pas jouir de tout leur bon sens ou n'avoir qu'un esprit moyen.

Étant donnée une prédisposition à l'aliénation mentale, toutes ces causes excitantes, ou épuisantes, comme il vaudrait mieux les appeler, peuvent sans aucun doute la produire; elles peuvent hâter ou déterminer son apparition. Et plus la prédisposition est grande, moins l'épuisement nécessaire a besoin de l'être; tandis que chez les sujets chez lesquels elle est la moindre, ou n'existe pas, il ne faut rien moins que l'épuisement le plus complet à la suite d'excès pour déterminer la folie, si même il y arrive. Les buveurs et les sensualistes qui vivent et meurent sensés sont trop nombreux pour nous permettre de parler de l'ivrognerie, de la masturbation ou des excès sexuels, comme causes d'aliénation mentale, à moins de beaucoup de réserves et de conditions particulières.

Et ce qui est vrai pour l'aliénation mentale l'est aussi pour les autres conséquences prétendues des désordres sexuels. Ces désordres ne sont les causes excitantes effectives que des maladies auxquelles les patients sont prédisposés; et la tendance ou prédisposition a beaucoup plus d'affinité avec l'essence de la maladie que la cause excitante.

X

TRAITEMENT DE L'ANTHRAX

aitement local, avec ou sans incisions. — Comment on incise d'ordinaire. — Raisons que l'on donne en faveur de l'incision : elle arrête l'extension de l'anthrax, fait cesser la douleur, accélère la cicatrisation; cela est faux : inutilité presque absolue des incisions. — L'anthrax étant l'expression d'un état général morbide, il faut insister sur le traitement général : régime, aliments, toniques, pansements, milieu. — Mortalité. — Considérations sur l'anthrax des lèvres.

Vous avez eu récemment l'occasion de voir quatre cas d'anthrax traités dans mes salles d'après des méthodes que vous décririez probablement, si l'on vous demandait de le faire, en disant *qu'on n'y a rien fait*. Voici le cahier d'ordonnance des malades, et il n'y a, pour sûr, aucun médicament inscrit pour eux; vous avez pu voir d'ailleurs qu'on n'a pratiqué sur eux aucune opération; — et cependant on a fait beaucoup pour eux, bien que le traitement n'ait été que ce que l'on désigne communément par le terme de *rien faire*.

Les malades furent soigneusement alimentés, baignés, nettoyés et couchés; leur anthrax fut très-habilement pansé, lavé avec les topiques convenables, et l'on prit bien soin d'écarter d'eux toutes les influences nuisibles (1). Et s'il était

(1) Répétition inévitable de ce qui a été dit page 213.